

Ledit « Sentier des Jésuites » ou quand la réalité confronte l'imaginaire

Érik Langevin

Volume 25, Number 4, 2020

Paysages du mouvement - Chemins anciens et canaux historiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93133ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)
1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langevin, É. (2020). Ledit « Sentier des Jésuites » ou quand la réalité confronte l'imaginaire. *Histoire Québec*, 25(4), 5–7.

Ledit « Sentier des Jésuites » ou quand la réalité confronte l'imaginaire

par Érik Langevin

Actif en archéologie depuis plus de 30 ans, Érik Langevin a surtout travaillé dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Les fouilles qu'il a dirigées l'ont mené dans tous les coins de la région, de l'embouchure du Saguenay aux berges du lac Saint-Jean, jusqu'aux sources des rivières alimentant ce dernier. Docteur en anthropologie et en archéologie de l'Université de Montréal, il est devenu professeur à l'UQAC en 2017 après y avoir œuvré longtemps comme chargé de cours et professionnel de recherche. Il dirige actuellement le Laboratoire d'archéologie de l'UQAC tout en entretenant de nombreuses collaborations avec les milieux assurant la mise en valeur du patrimoine : municipalités, sociétés d'histoire et musées régionaux, conseil de bande de Mashteuiatsh comptent ainsi parmi ses partenaires réguliers. Il est également le fondateur d'une firme privée qui œuvre, depuis le milieu des années 1990, tant dans le domaine de l'archéologie, de l'ethnologie que de la muséologie.

De nombreux écrits plaidant en faveur ou en défaveur de l'existence du Sentier des Jésuites ont été produits au cours des 40 dernières années (Bouchard 1994, 2000 et 2000a; Giroux 1977; Histoire Plurielle 2007; Langevin 1995 et 2000; Leblanc 1991, 1995, 1995a et 2000; Lefebvre 2008; Tremblay 1970, 1970a et 1978). Outre un texte que nous avons produit il y a une vingtaine d'années, tous ont abordé la question de l'existence de ce « chemin » sous l'optique historique. Afin de contribuer à cette discussion et peut-être conclure sur le sujet, nous proposons de le considérer sous les optiques archéologique, ethnologique et biologique.

Ce texte est un court sommaire d'un article plus consistant qui devrait paraître à l'automne 2020 sous le même titre.

Les interventions archéologiques

Jusqu'à maintenant, à l'intérieur d'un couloir de quelques kilomètres commençant au lac Saint-Charles au sud, remontant la rivière Jacques-Cartier jusqu'au Grand lac Jacques-Cartier, puis suivant la rivière Pikauba avant de rejoindre la rivière Métabetchouane jusqu'à l'embouchure de la rivière du même nom au nord-ouest, plus d'une trentaine d'interventions archéologiques ont été effectuées. À cette liste, il convient également d'ajouter quatre études de potentiel archéologique réalisées dans le cadre de différents projets d'infrastructure.

Axes de circulation et connaissances archéologiques

Selon Giroux (1977) et les autres adeptes de l'existence du « Sentier des Jésuites », son tracé aurait traversé les sous-bassins hydrographiques suivants : lac Saint-Charles/ rivière Saint-Charles/ rivière Jacques-Cartier/ Grand lac Jacques-Cartier, rivière Pikauba, rivière aux Écorces, rivière Métabetchouane/ lac Saint-Jean.

Ce qui caractérise avant tout ces cours d'eau, qu'ils coulent en direction nord ou en direction sud, c'est que tous étaient difficiles de navigation, ce qui, sans exclure qu'ils aient été empruntés au cours de la saison estivale, en limitait grandement l'intérêt.

Quoi qu'il en soit, les interventions archéologiques effectuées le long de ces cours d'eau ont révélé certaines tendances quant à la présence de groupes humains dans la réserve faunique des Laurentides (RFL) au cours de la paléohistoire et lors de la période historique ancienne. Ainsi :

- pratiquement tous les sites paléohistoriques connus présentent une dominance de matières premières lithiques dont la source se situe au nord des limites de la RFL ou encore à l'intérieur de la RFL elle-même. Cette situation suggère que les tailleurs étaient étroitement associés aux populations innues;
- la petitesse des sites et leur répartition géographique suggèrent que la RFL était fréquentée depuis des milliers d'années. Cette fréquentation aurait toujours été le fait de petits groupes en maraude le long des quelques principaux cours d'eau. Ces déplacements auraient eu cours dans le cadre d'activités de prédation;
- en termes archéologiques, rien n'indique qu'un lien direct ait existé à un autre moment entre le secteur du lac Saint-Charles et le lac Saint-Jean, ce qui n'empêche nullement que des familles innues aient pu circuler occasionnellement entre ces deux points.

En conclusion, que ce soit au moment où les Jésuites fréquentaient la mission de Métabetchouane à la fin du XVII^e siècle, où avant ce moment, aucun indice archéologique ne témoigne d'une fréquentation régulière outre celle s'inscrivant dans le cadre de brèves activités de prédation à des moments précis dans l'année.

Trame historique et contingences environnementales

Considérons maintenant de quelles façons la réalité européenne a pu prendre acte de cette fréquentation et en tirer avantage.

Les motivations

Selon les auteurs, l'utilisation régulière d'un axe de circulation trans-RFL par les Jésuites ou autres Européens au ^{xvii}^e siècle visait à faciliter le transport du bétail vers le poste de traite du lac Saint-Jean, dans la mesure où le tracé traditionnel plusieurs fois millénaire depuis Chicoutimi, via le lac Kénogami, présentait des problèmes quasiment insurmontables, en particulier l'hiver (Lefebvre 2008).

Ce bétail aurait été nécessaire au bon fonctionnement de « la ferme » du lac dans le dernier quart du ^{xvii}^e siècle et au début du ^{xviii}^e afin de soutenir les missionnaires et leurs ouailles autochtones tant pour l'alimentation que comme bêtes de somme.

Longueur des tracés et facilité d'accès

La comparaison des deux tracés, à savoir celui traditionnel du lac Kénogami, depuis le poste de Chicoutimi, et celui de la RFL, depuis la ville de Québec via le lac Saint-Charles, révèle que pour le premier, la distance à vol d'oiseau était de 90 km, alors qu'elle était d'environ 300 km pour le second. Dans la réalité, ces distances étaient plus grandes, car il fallait faire de nombreux portages et éviter bien des obstacles.

En termes de déclinaisons, on parle d'un dénivelé d'environ 100 m entre Chicoutimi et le lac Saint-Jean, mais de 900 m depuis Québec jusqu'au Grand lac Jacques-Cartier, puis d'une pente descendante d'environ 900 m également jusqu'à Métabetchouan. Le nombre de portages est très inégal également. La traversée de la RFL était une aventure nettement plus énergivore. Notons qu'une traversée hivernale, si elle règle la question de la navigabilité des rivières, devait tout de même faire face aux dénivelés et aux précipitations.

Conditions climatiques

S'il s'agissait d'un tracé hivernal, on doit se poser la question de l'accumulation de neige, de la température et nécessairement des conséquences de ces conditions sur les « animaux de ferme » et les hommes.

De nos jours, on dénote à la station météorologique de Stoneham, située au sud du tracé présumé, un couvert d'environ 175 cm de neige au sol en février pour une température quotidienne moyenne de -17 °C. Pour le tracé Chicoutimi/Métabetchouan, les mêmes données sont de 45 cm de neige au sol pour une température quotidienne moyenne de -11 °C.

Il convient de s'interroger sur les capacités physiologiques des animaux de ferme à affronter de telles conditions. Se pose également la question de la nourriture qu'il faut pour soutenir ces animaux lors de déplacements particulièrement énergivores qui, on le sait, pouvaient durer quelques semaines. Finalement, il y a l'eau, nécessaire en grande quantité, abondante l'été, mais rarissime l'hiver.

Une Mission oui ! Un Poste oui ! Une Ferme non !

Les fouilles effectuées aux postes de traite de Chicoutimi et de Métabetchouan ont fourni nombre d'informations sur le régime alimentaire de ceux qui les opéraient.

À Chicoutimi, depuis 2013, plus de 50 000 fragments osseux ont été recueillis dans les différentes sections du site. Tous ces fragments ont été analysés, ce qui a permis de tirer des constats significatifs quant aux espèces consommées, à l'âge des animaux et même aux techniques de préparation. Au cours du Régime français et au tout début du Régime anglais, l'essentiel de la nourriture consommée provenait d'espèces sauvages. De fait, parmi tous les ossements, moins de 5 % se sont révélés être des restes d'animaux domestiques.

Les ossements du poste de traite de Métabetchouan, moins nombreux, ont eux aussi été analysés. Au nombre d'environ 15 000, ces ossements dont plusieurs remontent assurément à la paléohistoire et d'autres au ^{xx}^e siècle, ont révélé la présence anecdotique d'animaux domestiques qui composent moins de 0,1% de tous les ossements découverts (Laperrière-Desorcy 2018, p. 113 et 119).

Bref, après de multiples fouilles sur les lieux mêmes où se trouvaient les postes de traite de Chicoutimi et de Métabetchouan, rien n'indique la présence d'activités d'élevage à large échelle. Les quelques os découverts ici et là à Métabetchouan pourraient très bien avoir été le fait de parties d'animaux apportées sur place, ou encore les restes d'animaux datant d'époques plus récentes.

Questionnements et conclusions

En termes archéologiques, les nombreuses recherches effectuées depuis une vingtaine d'années témoignent d'une fréquentation ponctuelle de la Réserve faunique des Laurentides au cours de la paléohistoire et de l'histoire ancienne.

Plusieurs années de fouille au poste de traite de Métabetchouan attestent du peu d'activités de production alimentaire carnée sur ce site. Sur des dizaines de milliers d'ossements, seuls quelques-uns appartiennent à des animaux domestiques. Par ailleurs, n'a été découverte aucune trace de bâtiments de services, de même que de vestiges qui pourraient témoigner de la présence d'une ferme en ce lieu.

Que ce soit en hiver ou à une autre saison, quel intérêt y aurait-il eu à utiliser le chemin de la RFL au moins trois fois plus long et plus accidenté que celui partant du poste de traite de Chicoutimi? Pourquoi déplacer du bétail ou de l'équipement en hiver? Ces animaux résistent mal au froid. Les déplacements sur la neige par des animaux non ferrés relèvent de l'exploit et entraînent toutes sortes de complications. Les coûts d'un tel déplacement et le risque de perdre des bêtes déjà rares et onéreuses avantageaient-ils vraiment la sente à travers la RFL?

Finalement, soulignons que pas plus dans les relations des Jésuites publiées régulièrement entre 1632 et 1672 que dans les relations inédites de 1672 à 1679, ou dans celles du père Laure entre 1720 et 1730, il n'est question que d'un passage à travers la RFL. Il faut d'ailleurs se questionner sur la fonction d'un tel passage qui éviterait les missions de Tadoussac et de Chicoutimi, nettement plus importantes que celle de Métabetchouan.

SOURCES CITÉES



BOUCHARD, Russel (1994). *Le Chemin des Jésuites : Études préliminaires pour un projet d'aménagement de l'ancien sentier*. Dossier de recherches historiques présenté à la Municipalité de Saint-André du Lac-Saint-Jean. Chicoutimi-Nord.

Id. (2000). « Le sentier des Jésuites : de l'histoire... ou des histoires », *Saguenayensia*, vol. 42 (4) : 46-49.

Id. (2000a). « Le chemin des Jésuites : de Métabetchouan à Québec », *Saguenayensia*, vol. 42 (4) : 49-53.

GIROUX, Thomas-Edmond (1977). *De Québec au Lac Saint-Jean ou Sentiers des Laurentides*. Publication de la Société historique du Saguenay, n° 32, Édition Science Moderne, Chicoutimi.

HISTOIRE PLURIELLE (2007). *La construction du sentier des Jésuites. En tant que référence paysagère : Mythes et réalités*. Histoire plurielle, Québec.

LANGEVIN, Érik (1995). *Le Sentier des Jésuites: Rêve ou réalité? Essai de synthèse archéologique et ethnologique*. Inédit, Chicoutimi.

Id. (2000). « Le sentier des Jésuites : de l'histoire...ou des histoires », *Saguenayensia*, vol. 42 (3) : 26-31.

LEBLANC, Marcel (1991). « À la recherche du chemin des Jésuites : le voyage d'exploration de Blaiklock, en 1847 », *Saguenayensia*, vol. 33, n° 4, p. 25-27.

Id. (1995). « De Québec au Lac-Saint-Jean en 1863 : péripéties et difficultés d'une expédition d'arpentage », *Saguenayensia*, vol. 37, n° 2, p. 15-21.

Id. (1995). « Misère et aventure sur le chemin de Québec », *Saguenayensia*, vol. 37, n°s 3-4, p. 40-49.

Id. (2000). « Les chemins du Saguenay-Lac-Saint-Jean : chronologie des étapes de construction », *Saguenayensia*, vol. 42, n° 2, p. 10-21.

LAPERRIERE-DÉSORCY, Louis-Vincent (2018). *L'exploitation faunique au site BiFk-5 : étude zooarchéologique des restes squelettiques mammaliens*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Département d'anthropologie, Montréal.

LEFEBVRE, Louis (2008). *Le Sentier des Jésuites, 1676-1703 ou le Maître-Sentier des Innus-Montagnais de Québec au lac Saint-Jean*. Montréal. Éditions Histoire Québec, 340 p.

TREMBLAY, Victor (1970). « Le chemin des Jésuites », *Saguenayensia*, vol. 12 (5) : 109-119.

Id. (1970). « Le chemin de Québec », *Saguenayensia*, vol. 12 (5) : 117-119.

Id. (1978). « La route Québec-Saguenay », *Saguenayensia*, vol. 20 (6) : 142-147.